

JEAN-RONAN NÉNERT

TERMINAPOLIS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526627

Dépôt légal : mars 2026

*À ma mère. À Charlotte. À David Bowie.
To be read at maximum volume.*

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

*Little boy, she's from the street
Before you start, you're already beat
She's going to play you for a fool
It's true*

THE VELVET UNDERGROUND & NICO

Christiane rentra chez elle, et alluma une cigarette. Elle portait une chemise militaire de couleur kaki et un pantalon noir, maintenu autour de sa fine taille grâce à des bretelles d'homme. Elle portait du maquillage noir sur ses yeux et ses lèvres. Elle se dirigea vers l'unique fenêtre de son appartement, afin de contempler sa ville, la ville qui n'existait pas. Terminapolis. Ainsi, c'est comme ça qu'il l'a nommée et qu'il m'a nommée, se dit-elle. Elle contempla les immeubles de béton, les ruelles sales, les néons criards et les lampadaires blafards. Elle admira les rubans d'asphalte empruntés par des centaines de voitures. Elle s'imprégna de cette cité qui dépassait les lois de la physique. Elle était le voile noir qui la recouvrait. Désormais, elle ne faisait plus qu'une avec elle, et avec lui. Tout était nouveau, mais tout avait toujours existé.

Elle se dirigea ensuite vers son miroir pour se jauger et s'admirer. Elle ajusta son collier de perles et caressa sa boucle d'oreille. Elle recoiffa sa frange de ses ongles vernis de noir. Au moins, je n'ai pas besoin de savoir si cela lui plaît, pensa-t-elle. Je suis, car je dois être. Et je serai différente quand je devrai l'être.

Elle alluma une nouvelle cigarette et son appareil à musique. Elle sortit une bouteille d'eau-de-vie et se servit un verre. Quel nom ironique, remarqua-t-elle. Elle en but une gorgée. Ah, comme je te comprends, se dit-elle toujours et encore pour elle-même, c'est vrai que c'est bon.

Elle retourna à la fenêtre, et regarda à nouveau sa ville. Tu as bon goût, dit-elle cette fois tout haut, en soufflant la fumée de sa cigarette. Elle ferma les rideaux, s'assit sur son lit et monta le son de la musique, pourtant déjà élevé.

Elle s'allongea et contempla son plafond, pourtant parfaitement vide. Blanc et vide, comme elle l'était. Mais plus maintenant.

— Ainsi, il est temps. Viens à moi, Arthur.

CHAPITRE LIMINAIRE

À Paris rien n'est pareil.
Tout a tellement changé,
Que ce n'est même plus une ville
C'est juste une grande poubelle.

TAXI GIRL

Arthur éteignit sa cigarette, et sortit de chez lui. Il était habillé comme presque tous les jours : Doc Martens noires, jean noir, chemise bleue et blouson de cuir noir. Son uniforme de rigueur pour briller, en tout cas l'espérait-il, dans les soirées parisiennes. Il n'avait pas les moyens de s'acheter les fringues des squelettiques mannequins de Céline, mais il tentait, à son piètre niveau, de donner le change. Il préférait Louis-Ferdinand, de toute façon, se disait-il, pour se rassurer, lorsqu'il passait devant les pubs de la marque de luxe, affichées dans tout Paris.

Il avait rendez-vous avec ses deux meilleurs amis, A. et B., à 18 h 30 au métro Saint-Augustin.

A. habitait Neuilly-sur-Seine et B. Puteaux. Ils n'habitaient pas si loin de son boulevard Malesherbes, simplement séparés d'Arthur par le rempart social imprenable que constituait le boulevard périphérique, et les trois amis choisissaient toujours Saint-Augustin comme point de rendez-vous avant leurs virées nocturnes. Pas uniquement, car c'était dans cette église qu'ils s'étaient tous les trois fait baptiser, il y a une vingtaine d'années, mais surtout, car la station Saint-Augustin était sur la ligne 9 du métro, ce qui était pratique pour aller boire des bières à Strasbourg – Saint-Denis, un peu plus loin sur la même ligne.

Arthur alluma une nouvelle cigarette au pied de la statue de Jeanne d'Arc, sauveuse et Sainte Patronne du pays – rien que ça ; et qui semblait aujourd'hui défier la BNP Paribas et le Monoprix en face d'elle, mais plus tellement les Anglais, qui venaient désormais dans le pays en touristes, et non plus en conquérants. « Ils foutent quoi, ces deux cons ? », pensa-t-il à propos de ses amis qu'il attendait.

Le dôme vénitien et la façade sale de l'église toisaient Arthur. Il se disait qu'elle serait moins belle, son église, quand le ravalement aura enlevé la jolie crasse noire délicatement déposée par

les pots d'échappement des milliers de voitures qui passaient, à sa gauche, tous les jours.

A. et B. arrivèrent enfin. Ils convinrent qu'il était capital de trouver où acheter des bières de chemin, concept dont A. était particulièrement fier d'être le créateur. Ils achetèrent trois canettes de 50 cl de Kronenbourg à l'épicerie du coin et firent le plein de Marlboro au Tabac de la rue de la Pépinière.

— Bon, on y va maintenant, il est déjà 19 h ! lança A.

— Ouais, le bar ferme dans cinq heures, on se grouille., répondit Arthur.

Les bières égayèrent le trajet pendant lequel les trois amis discutèrent de tout et surtout de rien, c'est-à-dire de la soirée de la veille, de celle du lendemain, des matchs passés et à venir du PSG et enfin du programme excitant du soir, souvent plus prometteur dans le métro que dans les faits.

— T'as vraiment une dégaine de merde.

— File-moi la fin, je bois plus vite que toi, allez !

— T'es sûr que c'est direction Mairie de Montreuil ?

— Ce soir, à tous les coups, je chope, je le sens.

— Plus que deux arrêts, c'est relou, pourquoi on reste trois plombes entre deux stations ?

— On y est, allez !

Sortis du métro, ils s'installèrent à la terrasse pas encore bondée du bar Chez Jeannette, sous son fameux auvent rouge. Les néons brillaient déjà à l'intérieur, et la soirée s'annonçait douce et longue.

— Bon je paie la première tournée, proposa A.

— Merci mec ! répondit Arthur.

— En même temps, vous savez que si on paie chacun sa tournée à tour de rôle, ça ne change rien... rétorqua B., se croyant malin, ce qu'il était.

— Je prends ça comme un *merci*, grinça A.

— Merci quand même, insista Arthur. Je veux bien une IPA, s'il te plaît, mec.

— Et moi une pinte de blonde, de lager... Enfin tu vois ce qu'ils ont. Une bière quoi, merde.

— Putain regarde la meuf qui arrive...

— Ah ouais putain, en effet.

— Non, mais déjà, si tu penses que Gang Of Four c'est un groupe de punk et pas de post-punk, c'est que t'es à moitié débile mental, mec, désolé. Je peux juste plus rien pour toi.

— Je t'emmerde. Retourne écouter Air en te touchant en pensant à Kirsten Dunst.

— Est-ce qu'on peut faire la liste des groupes qui ont sorti un triple album ? Je commence :

— Tu sais que X n'est plus avec X-1 ? Ce con l'a trompée à une soirée où elle était là, et elle l'a grillé.

— Top 3 des albums de Dylan, dans le désordre ?

— Oui, je me souviens d'elle, Y. l'avait embrassée à un concert au Glazart, pourquoi ?

— On le sait, que tu dis que t'aimes Joyce que pour te la péter, arrête de nous prendre pour des cons, personne peut lire cette merde.

— Clairement quand t'es seul dans ta chambre, t'écoutes Genesis, période Phil Collins, pas les Stooges.

— Moi je te le dis, le mec qui pense que le meilleur Velvet c'est Loaded, qu'il aille se faire foutre. Et vu ses goûts, je suis sûr qu'il serait d'accord, en plus !

— C'est ta tournée, bordel. Et prends des shots en plus !

— Je veux bien une clope, mec. Si si, j'en ai, mais j'ai juste oublié de les prendre. Et ton feu aussi, steuplaît, merci.

— Non, un mec qui ne fait pas de déplacements ne peut pas être appelé un ultra, c'est tout.

— Considérer le cricket comme un sport, déjà c'est suspect, alors je te dis pas le reste...

— Bordel, il commence à cailler non ? Putain de temps de chiotte.

Quelques heures et beaucoup de pintes plus tard, ils traversèrent courageusement la rue pour aller finir la soirée dans le bar d'en face : le Mauri7. À cette heure le bar était noir de monde, tous les clients étaient debout et la buée recouvrait l'intégralité des vitres. En se frayant un chemin à travers les buveurs, ils réussirent à commander trois pintes de blonde, et durent se réfugier Passage Brady, en passant par la porte de service du bar. Là, on avait le droit de fumer (enfin, on fumait) et on avait un peu plus de place.

— Au pire, si on est trop bourré, on peut aller bouffer un truc chez l'Indien en face, là. Pour éponger.

- Ouais, pourquoi pas.
- Bof, autant garder sa thune pour les binches, non ?
- On verra.

Les gens, les objets, leurs formes ; tout devenait de plus en plus flou pour Arthur, mais il s'en fichait. Il passait une soirée agréable avec ses deux meilleurs amis, et c'est là tout ce qui comptait. Ils tentaient tous les trois, sans grand succès pour le moment, de draguer les filles accoudées à côté d'eux.

Le bar ne semblait désormais n'être qu'un petit marché aux bestiaux, aux yeux d'Arthur. Un exutoire nécessaire au vide crépusculaire des existences de tous ses clients. Un divertissement. Puisque tu ne peux pas guérir ta misère existentielle, n'y pense pas. À l'aise, Blaise, facile. Un dérivatif à leurs vies de merde, pensa Arthur. Et à la mienne, donc.

- Buvons à ça ! lança-t-il.
- À quoi ? répondit A.
- À nous, à l'alcool, à l'amitié, aux clopes et aux jolies gonnesses du Monde entier.
- C'est sage, acquiesça B., en levant sa pinte.

Arthur sentit monter une envie pressante d'aller aux toilettes. Bien sûr, la queue pour accéder aux pissotières du Mauri7 lui fut réhibitoire. La flemme l'emportant largement sur toute considération hygiénique, il décida de se soulager entre deux barrières vertes et grises de travaux de la mairie de Paris, à l'angle de la rue d'Enghien.

Les portes cochères, aux différentes teintes de bleus, délabrées, lui faisaient penser à La Havane. Les feux rouges et les lumières des taxis se reflétaient dans les flaques d'eau, de pluie ou de pisse. Cela donnait un côté Blade Runner au 10^e arrondissement de Paris. Il faut croire que la bière réveillait l'âme poétesse d'Arthur.

Il était ivre et sentait vaguement ses idées tournoyer dans les rues familières de sa ville, ses pensées divaguaient, et le traversaient, confuses et mélangées pour tous les petits bourgeois du huitième, un PMU avec des immigrés, comme le Royal Daumesnil, c'est un peu l'aventure, Michel Bizot, limite une épopée, tous les bars craignent, bientôt, il n'y aura plus un vrai

rade à Paris, des merdes à touristes, pas un bouge digne de ce nom, pas comme ces conneries novö comme des cahiers d'écoliers, des lignes, la vieille usine Exacompta du Quai de Jemmapes, des petits carreaux, fantasmes robotiques bureaucratiques clean, une discipline dans une pièce blanche, télévision allumée, le monde moderne, décidément, maintenant poubelles transparentes, horribles, bonjour, un demi s'il vous plaît, Lucien, Banane Métallique, nos parents, au moins, ils avaient putain j'ai encore envie d'une pinte, mademoiselle, s'il vous plaît, ou madame, je ne sais plus ! deux raisons de plus d'être déprimé, c'est aussi que cette époque c'est de la merde, post-punk, after-punk, post-moderne, post post, merde, au pire quoi, hein ? Quand t'as rien, t'as rien à perdre, donc bon... on ne sait pas bien ce que ça veut dire, mais ça sonne bien ! chiant d'avoir rien à boire, une clope pour combler le vide, on ne peut plus fumer à l'intérieur, parce que c'est mauvais pour la santé des autres, la plus belle ville du monde mon cul, après tout on est samedi, ce n'est pas si grave d'être déjà saoul, non pas par une sorte de honte, non, non, de parler de filles de foot de rock, on n'a pas grande chose à faire d'autre, de toute façon, sortir son chien, manifester, acheter du pain, ces cons, pas de jellyfish kiss pour eux, non, non, mais certaines forces sont plus importantes que d'autres, moi je suis bien responsable de mon propre ennui, moi je subis bien mon propre impérialisme, impérialisme choisi, soumission à la couronne, Dr Martens et Fred Perry, ils n'en sont plus à une connerie près, époque de merde, définitivement, moi pas à une contradiction près ah ah tout est là, on est loin de Manchester en 1978, hein, d'où parles-tu, camarade ? nous les vaincrons, les vaincrons à jamais, l'Europe désire, l'Europe désire, c'est toi qui le dis, pas moi, pureté, mais classe, l'euthanasie, fantasmes d'ados attardés que tout ça, ouais

Tandis qu'Arthur reboutonnait son jean noir et allumait une cigarette, un jeune homme l'aborda. Il lui proposa un certain nombre de substances illégales. Arthur était quoi qu'il arrive partant pour ingurgiter n'importe quoi qui lui permette de partir loin, très loin, mais il était saoul et voulait donc quelque chose de fort, de puissant, et il informa le dealer de cette précision.

— Dans ce cas j'ai ce qu'il faut pour toi, mon lapin. Je te trouve bien pâle, ça va te redonner des couleurs ah ah !

— Ouais, OK. Répondit Arthur, que l'ivresse empêchait d'être gêné par cette étrange marque d'affection.

Ils dépassèrent l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis pour aller au distributeur automatique de la Société Générale du boulevard de Strasbourg. Le dealer, exécutant à la lettre le simulacre classique attaché aux échanges illégaux, lançant des regards faussement inquiets à gauche et à droite, contre quelques billets, donna un morceau de sucre à Arthur qui, avec l'assurance d'un jeune homme qui n'avait pas peur de mourir, ou qui s'en convainquait, le croqua à pleines dents.

Arthur se sentit instantanément léger, en marchant vers le bar. Il ne savait pas si c'était une sorte d'effet placebo ou juste le plaisir d'une soirée agréable, simple.

Le DJ continuait de passer des disques, fort – on entendait leurs mélodies dans toute la rue, seulement étouffée par la mélodie d'autres disques, passés par d'autres DJ, dans d'autres bars.

*More than just a leitmotif
More chaotic, no relief
I'll describe the way I feel
Weeping wounds that never heal
Can The Savior Be for real
Or are you just my seventh seal ?*

— Tu foutais quoi ? demanda A.

— Rien, je pissais. Mentit Arthur.

— OK. B. n'en croyait pas un mot.

— Le bar a des chiottes, tu sais ? » A. enfonçait le clou, à dessein.

— Je sais, merci mec. » Arthur sentait les reproches chez ses amis, mais que pouvait-il faire maintenant ? Rien.

Quoi que ce fût qu'Arthur croqua, cela commença à faire effet. Il était presque une heure du matin, assez tard pour quitter le bar sans que cela soit trop suspect, assez tôt pour attraper le dernier métro. En prenant la ligne 9 à temps, il pourrait rentrer chez lui sans changer de métro : le luxe de l'alcoolique prévoyant.